

## **Cloître d'octobre**

**Un premier roman, sans plus**

**Claudine Ducasse, *Cloître d'octobre*, Ottawa, Éditions David, 2005, 121 pages**

**Christian Bernier**

---

Number 128, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41353ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Bernier, C. (2005). Review of [Cloître d'octobre : un premier roman, sans plus / Claudine Ducasse, *Cloître d'octobre*, Ottawa, Éditions David, 2005, 121 pages]. *Liaison*, (128), 53–53.

# Cloître d'octobre

## Un premier roman, sans plus

CHRISTIAN BERNIER

POUR SON PREMIER ROMAN, *Cloître d'octobre*, Claudine Ducasse a visé haut; un roman sur l'agression sexuelle et la fuite. Cette dernière prend une forme spirituelle dans un cas et éthylique dans un autre. Deux cas, donc, représentés par les personnages principaux: une femme, Clarisse Gay; un homme, Basile Chenel. Après des agressions répétées et un événement qui les marquera à jamais, les deux amis d'enfance se séparent. Clarisse se fait religieuse et Basile adopte les chemins de la bohème. Ils se retrouvent après des décennies de fuite solitaire et finissent enfin à mettre des mots sur leurs plaies, à poser des gestes de guérison.

Malgré le manque d'originalité du thème, ce dernier est vendeur! Mais qui a dit que tout avait été dit, qu'il s'agissait maintenant de le dire autrement! Or, l'auteure ne réussit pas à trouver sa voix propre. Certes, le roman repose entièrement sur l'histoire et, sur ce plan, elle réussit bien: les personnages sont bien campés; le suspense est efficace; le style est soigné et traditionnel. À preuve: «Mue par une force indépendante de sa volonté, l'Anse-aux-Genièvres s'insinuait de nouveau en elle. Respirer à pleins poumons, regarder, aspirer ce paysage! Impossible satiété.» (p. 30) Malencontreusement, le discours des personnages est truffé de relents de religiosité à l'eau de rose bénite et de psychologie tout aussi populaire et moralisatrice du genre: «Tu sais, mon enfant, les fautes que nous commettons contre nous-même, ne sont pas moins graves que celles commises envers les autres. Personne ne peut vivre la vie de son prochain, si proche que soit ce prochain. Chacun de nous possède sa ligne directrice et son propre livre de compte avec le Bon Dieu.» (p. 81) Les descriptions et les dialogues tendent vers les mêmes stéréotypes. Pour leur part, les procédés de répétition utilisés pour marquer la confusion et l'obsession vécues par Clarisse rappellent maladroitement le style d'Anne Hébert, le tourment en moins. Le sentiment ne passe pas.

C'est probablement parce que tout déboule trop vite. L'évolution des sentiments et la fluctuation émotive des personnages se font de façon séquentielle et soudaine. Ce manque de finesse dans ces deux éléments clés est regrettable. Il y aurait eu avantage à les développer et à les approfondir afin d'en personnaliser le traitement. C'était le travail de l'éditeur que d'y voir. Il demeure que c'est l'auteure qui porte l'odieux d'avoir manqué de souffle.

Il y a deux autres choix éditoriaux discutables: des notes de bas de page explicatives, relatives au vocabulaire et le dévoilement d'une chute. En ce qui concerne les notes de bas de

page, les explications portant sur des mots et expressions aussi simples que «ballots» (p. 35), «racoin» (p. 35), «long jeu» (p. 40), «charlanter» (p. 67) viennent compromettre le monde fictionnel que les narrateurs ont peine à bâtir. L'emploi dosé de régionalismes rehausse la richesse d'un texte. Baigné dans le contexte de la mer et d'une femme qui fixe le large, chacun comprend (du moins, entrevoit) dans l'expression «le bas du temps» (p. 88), au demeurant succulente, qu'il s'agit de quelque chose comme l'horizon. À ce titre, le respect d'un éventuel lecteur étranger ne tient pas; Nothomb n'explique pas l'argot qu'elle utilise, pas plus que Tremblay. En ce qui a trait au dévoilement d'une des chutes de l'intrigue, l'éditeur a cru bon, en quatrième de couverture, d'aviser le lecteur que la vie des deux personnages principaux du roman a été «souillée». Ainsi, il a nui à son poulain puisque le récit est construit de façon à retarder le coup de théâtre.

J'ai parlé plus tôt des narrateurs. C'est qu'il y en a deux: Clarisse, qui s'exprime au présent et un autre, omniscient, qui s'exprime au passé. Il y avait dans ce jeu de narration l'occasion d'un traitement original. Aucune variation de registre, de ton ou de perspective ne vient toutefois justifier cette technique. On s'explique mal l'alternance syncopée des narrateurs. En définitive, cela donne lieu chez Clarisse à des monologues intérieurs dont le contenu aurait eu avantage à être exprimé par l'autre narrateur. Par exemple: «Toute la maisonnette frémit sous l'assaut du bruit. J'ai toujours aimé l'orage [...] Après un long moment de contemplation, je me dirige vers la cave» (p. 35). Ce présent est déplaisant, le détail inutile. Quel besoin a une personne de se dire à elle-même qu'elle a toujours aimé les orages! Le texte perd de son réalisme, esthétique vers lequel il semble pourtant vouloir tendre.

Comme toujours aux Éditions David, le livre est de belle facture et le prix peu élevé. Le lecteur pour qui l'originalité, voire la rigueur formelle, est moins importante que l'intrigue y trouvera son compte. Car pour bâtir une histoire, Claudine Ducasse a un talent indéniable. Pour son prochain livre, il lui faudra percer une certaine superficialité et creuser davantage les sentiments des personnages. Cela se fera, on l'espère, de pair avec l'éditeur. ■

Claudine Ducasse, *Cloître d'octobre*, Ottawa, Éditions David, 2005, 121 pages.

*Christian Bernier est présentement étudiant de deuxième cycle à l'Université d'Ottawa en création littéraire et est professeur de français.*

